

Accessions

159.833

Shelf No.

XG 3656.12

Barton Library.

11



Thomas Pennant Barton.

Boston Public Library.

Received, May, 1873.

(Not to be taken from the Library)

1800 in 1800

1800 in 1800

1800 in 1800

1800 in 1800

1800 in 1800

1800 in 1800

1800 in 1800

1800 in 1800

1800 in 1800

1800 in 1800

1800 in 1800

1800 in 1800

1800 in 1800


1800 in 1800

1800 in 1800

1800 in 1800

1800 in 1800

1800 in 1800



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
Boston Public Library

LETTRE

DU

PÈRE ÉTERNEL,

A M. DE LAMETH.

1790.

THE FIFTY

TH

THE FIFTY

THE FIFTY

L E T T R E

D U

P È R E É T E R N E L,

A M D E L A M E T H,

*Tant pour lui que pour son frère , MM. Duport ,
Barnave , Delaborde , le duc d'Aiguillon &
confors.*

JE vous fais cette lettre , mon cher fils , pour vous consoler , vous & vos amis (car en m'adressant à vous , comme président , je parle à tous vos coopérateurs) pour soutenir votre courage éprouvé par des traverses auxquelles vous ne vous attendiez pas , & vous donner en même tems quelques avis dont vous avez besoin.

De grands & fins politiques comme vous , sentent bien qu'une grande entreprise ne peut point s'achever sans obstacles & sans accidents. La gloire consiste à les vaincre & à les réparer.

A 2

C'est un dessein sublime que cette république fédérative que vous voulez établir. Mais il ne faut pas vous étonner qu'il révolte certains esprits. Ils ne peuvent pas tous s'élever à la hauteur de vos conceptions. Les gens ordinaires, ces gens qui vont toujours terre à terre, ne concevront jamais la nature de cette liberté nouvelle dont vous présentez au peuple l'appât enchanteur. Ces gens-là, encore entachés des vieilles idées, appellent cela de *la licence, du désordre, de l'anarchie*. Ils veulent un gouvernement, des loix & de la subordination. Il est une classe d'hommes chez laquelle vous ne parviendrez pas à détruire ces antiques préjugés. Je ne vous conseille point de l'entreprendre. Il faut les laisser dire.

Ils ont tort d'ailleurs. C'est à faux ; & ce doit être pour vous un grand sujet de consolation, c'est à faux qu'ils vous accusent de ne point vouloir de gouvernement ni de loix. La république fédérative n'est elle donc pas une espèce de gouvernement ? N'a-t-elle pas ses loix ?

Ils disent, les méchans, que vous ne voulez établir cette sorte de gouvernement, que pour vous mettre à sa tête, & vous emparer de tout le pouvoir. Mais cela est de toute justice. Et qui donc sauroit mieux régler le mouvement d'une

machine, que celui qui l'a imaginée & construite ? Moi-même, mes enfans, lorsque je vous ai inspiré ce magnifique dessein, j'ai bien pensé que vous continueriez de le suivre après son accomplissement. C'est la récompense qui doit couronner vos travaux. Pourquoi voudroit-on que vous travaillassiez pour d'autres ? Pourquoi exigerait-on que vous ne pensassiez point à vous ? *Charité bien ordonnée, ne commence-t-elle pas par elle-même ?*

On prétend que si vous parveniez à votre but, que si une fois vous vous étiez emparé du pouvoir, vous le rendriez plus dure & plus tyrannique qu'il n'a jamais été. Ah ! c'est que l'on connoît un peu votre caractère. On se souvient encore de la cour que vous avez faite au despotisme, des faveurs que vous en avez reçues. Mais tout est bien changé. Votre popularité est maintenant prouvée par des faits qui auroient fait rougir les républicains les plus féroces de l'ancienne Rome : & l'on ne peut pas douter de votre aversion pour le despotisme, lorsqu'on vous a vus, *oubliant tous les principes de reconnoissance, & même les leçons de la prudence*, vouloir anéantir toute autre pouvoir que le vôtre.

Je crois bien qu'une fois revêtus de l'autorité qui fait l'objet de vos nobles desirs, vous arrête-

riez, vous contiendriez sévèrement ces emportemens du peuple dont vous n'auriez plus à faire, & que vous excitez aujourd'hui pour le bien de vos grands intérêts : mais cela est tout simple. Il faut bien que tout ait un terme, & le désordre qui vous auroit été utile, finiroit par devenir dangereux. Je crois bien aussi que vous vous vengeriez ouvertement de vos ennemis. Cela est encore dans l'ordre de la nature. La vengeance est la vertu des grandes ames. Sylla, Auguste, ont-ils pu asservir leur patrie sans le secours des proscriptions ? N'allez pas dire que je fais une comparaison gauche, puisque Sylla & Auguste ont fait d'une république une monarchie, tandis que vous voulez faire d'une monarchie une république : car, voyez-vous, moi qui fais l'avenir, je me souviens du passé, & je fais très-bien que les Triumvirs ont tenu précisément votre conduite ; je fais encore très-bien, qu'en suivant la même route, vous arriverez au même terme.

Mais brisons là dessus, car nous dévoilerions trop la mèche.

C'est aussi un avis que je veux vous donner en passant. Vous vous découvrez trop. Vous manquez souvent de finesse, & c'est une grande faute en politique.

Par exemple, vous voulez faire adopter par votre assemblée, un decret qui servira au mieux vos projets, cela est prudent. Pour y parvenir, vous aveuglez le peuple sur ses vrais intérêts, cela est adroit. Vous l'armez pour soutenir votre ouvrage par la force & la violence, cela est sage. C'est bien prendre ses précautions. La veille du grand jour vous donnez à dîner au peuple des halles, vous buvez avec eux, c'est encore fort bien. Il faut soutenir & exciter le zèle de ses bons amis. Mais ensuite vous allez, comme des enfans, vous livrer à des menaces en pleine assemblée; cela est gauche. Vous sortez de la salle à plusieurs reprises pour aller haranguer le peuple par vous rassemblé sur la terrasse sous les fenêtres du lieu de l'assemblée; vos aides de camp au palais-royal commandent *en votre nom*. Tout cela est d'une imprudence extrême. On fait tout d'un coup les auteurs des expéditions, on fait qui est-ce qui a commandé les coups, & d'où ils partent, & l'on reconnoît clairement des chefs de parti dans ceux qu'on ne devoit regarder que comme des patriotes, tout au plus, un peu trop exaltés. Si vous saviez combien ces petites fautes font de tort.

Vous succombez, & tous vos apprêts, toutes vos menaces, vos fanfaronades s'en vont en eau

de boudin. Vous perdez le tems & votre argent ; car je fais ce qu'il vous en a coûté, à vous donner puérilement les honneurs de la victoire : & puis l'on se moque de vous.

Autre balourdise ; tout en couvrant votre défaite de lauriers , payés beaucoup trop cher , l'aiguillon de la vengeance se fait sentir au fonds de vos cœurs. Vous soulevez le peuple , vous l'excitez à pendre à tort & à travers ; mais ce qu'il y a de pis , c'est que vous laissez divulguer les expédients ruineux qu'il vous a fallu employer pour vous procurer de l'argent , & tout le monde sait maintenant de qui les furieux ont reçu leur salaire.

Une grande partie est liée. Des calomnies, soutenues par un bon versement de *guinées* , ont excité la plus grande fermentation. Beaucoup d'honnêtes gens même sont duppes. Enfin l'intrigue est conduite avec une adresse, une capacité que je ne peux m'empêcher de louer. Les faux-bourgs se donnant la main sous les chefs que vous leur aviez préparés , devoient venir fondroyer ce Châtelet, auquel, j'en conviens, vous avez de grands reproches à faire , & qui vous inspire un trop juste effroi. Malheureusement le la Fayette qui ne dort point , fait bonne garde , & déroute les pendeurs.

Et vous allez faire mettre dans le N^o. 148 de la chronique un *alinéa*, dans lequel, en cherchant à vous excuser, vous vous plaignez de *l'appareil militaire* qui a été déployé le 26.

Tout le monde sait que le vile & factieux auteur de la chronique est à vos gages ; tout le monde en conséquence voit un aveu dans vos excuses ; & dans vos plaintes, le dépit d'un coup manqué. Il falloit garder *le tacet*, & tâcher d'en dormir le dragon.

Et vous, mon bien aimé Charles de Lameth, vous que vos grandes qualités m'ont déterminé à faire arriver à la présidence du club, vous manquez aussi de sagesse.

Vous avez conçu le desir d'obtenir le commandement général de l'armée. Je ne le blâme pas. Il prouve la grandeur de votre cœur. Tout autre que vous seroit effrayé de l'idée de succéder à l'homme qui occupe maintenant cette place. Ce desir d'ailleurs annonce de la prévoyance. Ce seroit beaucoup sans doute pour vos desseins que d'être à la tête des troupes. Vous auriez moins de dépenses d'armes à faire pour équiper vos champions.

Mais quelques furets pénètrent vos vues, &

vous allez sottement écrire au Général un dé-
 faveu qui confirme ce qu'on ne faisoit encore
 que soupçonner. Vous allez plus loin, vous rendez
 cette lettre publique, afin que personne ne doute
 de votre intention. Qu'arrive-t-il ? c'est que toute
 l'armée vous bafoue ; & pour faire la nique à
 celui qu'elle appelle *le général Jacot* (c'est vous
 au moins) elle renouvelle à son chef par mille
 & mille adresses, les assurances de son amour,
 de son dévouement, de sa confiance, de son ad-
 miration, & de son obéissance. Le beau coup
 que vous avez fait là ! Et, pour vous achever de
 peindre, votre secrétaire couronne toutes ces
 bévues par une réponse, qu'apparemment vous
 n'avez pas lue, dont la platitude fait mal au
 cœur, & dans laquelle, en paroissant rétrac-
 ter votre première lettre, vous vous donnez un
 nouveau ridicule d'autant plus saillant, qu'il faut
 encore faire imprimer cette ineptie.

Qu'est-ce ? Vous avez du chagrin ? Je vois ce
 qui se passe dans votre cœur. Vous êtes engagé
 de trouver toujours ce la Fayette sur vos pas.
 Vous me reprochez de vous l'avoir envoyé. Que
 voulez-vous ? C'est l'affaire du moment. Quand
 il a passé par mes mains, j'avois formé votre chef,
 actuellement fugitif en Angleterre pour ses beaux
 faits, ce prince dont vous n'étiez d'abord que

les prévôts ; je venois de vous païr, vous & vos amis ; tout mon atelier étoit épuisé de vices, il ne restoit sous ma main que des vertus, je les lui ai prodiguées. La candeur qui s'est trouvée là, a établi son siège sur son front ; la finesse & la gaieté se sont logées dans les yeux ; la vérité a pris sa bouche pour son asile ; la sagesse, la prévoyance, la justesse, ont composé son esprit & son jugement. Pour fabriquer son cœur, je n'ai trouvé pour matériaux que la bonté, la douceur, la noblesse & la franchise. Enfin, à peine ai-je pu, en bien cherchant, trouver quelques légers défauts pour adoucir l'éclat du tableau, & mettre cet être privilégié en état d'habiter la terre ; car enfin, je ne pouvois pas y envoyer un ange.

Les la Rochefoucaud & quelques autres ont profité de la même veine, & se trouvent aussi assez bien partagés. Je conçois que ces hommes là vous donnent de l'embarras.

Je ne peux plus les refaire. Je ne pourrois que les détruire, & je sens bien que vous vous chargeriez volontiers de faire mettre mon ordre à exécution si je le donnois ; mais il faut que chacun pense à ses affaires ; ce seroit une injustice

dont je ne suis point capable, & que, d'ailleurs, ma cour céleste ne me pardonneroit pas.

Je vous déclare même que je les prends sous ma protection spéciale, & que nous nous brouillerions, si vous vous permettiez le moindre écart contre leurs personnes.

Je vous permets seulement de leur donner toute la tablature dont vous serez capables ; de contrarier leurs vues, de traverser leurs projets, de chercher à leur donner le change si vous pouvez.

A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.

Une intrigue n'est belle qu'autant qu'elle éprouve & surmonte beaucoup d'obstacles. C'est pour l'intérêt même de votre renommée, que je vous ai opposé des hommes d'un grand mérite qui vous obligent de déployer toutes les ressources de votre génie.

Allons, mon cher fils, relevez-vous, ranimez le courage de vos dignes collègues ; redoublez de soins, de dissimulation, de fourberie ; employez enfin toutes les qualités qui vous sont tombées en partage. Souvent elles ont l'avantage sur la vertu & la bonne foi.

Suivez votre noble carrière. Continuez à tromper , à égarer le bon peuple. Je vous promets de ne rien faire pour diminuer son aveuglement.

Mais aussi, à votre tour , mettez un peu plus d'adresse dans vos menées , un peu moins d'audace dans votre conduite. Attaquez moins ouvertement ces bons patriotes , ces honnêtes gens qui sont toujours entourés de la tourbe des Sages , de l'opinion publique , & qui , quoi que vous fassiez , en imposeront toujours à la classe au milieu de laquelle vous vivez.

Evitez sur-tout de jamais vous trouver en parallèle avec eux ; vous sentez trop bien que si jamais le gros peuple pouvoit saisir le point de comparaison , vous seriez perdus.

Ne vous battez jamais que dans les chemins couverts , la lumière vous sera toujours funeste. Evitez avec grand soin la rencontre de ce la Fayette , il vous battra par-tout. Tramez & ferrez , n'agissez que dans les ténèbres , voilà votre lot.

Si , malgré tous vos efforts & vos précautions , vous avez le dessous , eh bien , vous vous ferez au moins fait un nom , & avec la souplesse dont

je vous ai doués, vous trouverez toujours à vous retourner. Vous n'aurez, comme dans cette occasion-ci, que le déguisement à changer, & sous quelque masque que vous vous montriez, je vous reconnoîtrez toujours bien. Enfin si, par impossible, vous ne pouvez parvenir à rien dans le monde où vous êtes, je vous promets tout dans l'autre,

P. S. A propos, tâchez donc de choisir un peu mieux vos écrivains. Qu'est-ce qu'un Camille Desmoulins, dont la plume ordurière se traîne toujours dans la fange? Votre Villette est un plat valet, qui n'a ni fel, ni logique. Cela est fait pour perdre un parti; votre Linguet a quelque chose de bon: du moins cela fait écrire. Mais c'est un homme affreux: quelle confiance voulez-vous qu'on prenne à un homme qui a prêché toutes les doctrines, & dont le cœur pourri est infecté de tous les vices? La vérité se déshonorerait en s'exprimant par sa bouche.

Donnez-nous, me direz-vous, d'honnêtes gens qui veuillent faire ce métier-là? Je conviens de votre embarras; mais du moins recommandez-leur un peu plus de modération, sur-tout à votre Marat qui vous déshonore.

Faites taire aussi votre St. Huruge : l'homme qu'il attaque est de droit regardé comme un homme vertueux ; un pareil reptile ne peut s'attacher qu'à la vertu.

Le Père Eternel.

1790.

Before the return of the Duke of Orleans
see page 81, on the 6th July.

See also date of l'Evangelin de Jon
to which this is an answer. If that
is in 1789. then should be early in 1790





